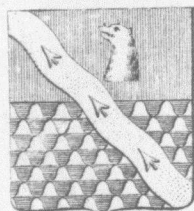


Библиотека
Российской
Академии
Наук
С.-Петербург

СТРОГАНОВ

2837



Comte Alexandre
Stroganoff

et Comte Alexandre de
Stroganoff.

VOYAGE EN CRIMÉE.

hommage de l'auteur
Dernier.

PARIS,
IMPRIMERIE
A. ÉVERAT ET COMP.,
R. DU CADRAN,
14 ET 16.

ESQUISSES D'UN VOYAGE

DANS LA

RUSSIE MÉRIDIONALE

ET LA CRIMÉE.



PARIS.

ROUSSEAU, LIBRAIRE,
rue Richelieu, 103.



HOUDAILLE, LIBRAIRE,
rue du Coq-St-Honoré, 11.

1838.



Сироз
2837

ВСЕ
РОССІЕЮ
И
ДЛЯ
РОССІИ

Sire,

J'ose invoquer l'indulgence de Votre Majesté Impériale pour ces Esquisses rapides d'un Voyage dont le souvenir ne saurait s'effacer de ma mémoire puisqu'il m'a été permis d'y rencontrer l'Auguste personne de l'Empereur.

Votre Majesté Impériale, par la haute et inestimable protection dont elle a daigné favoriser mes tentatives d'Industrie et de Science dans le midi de l'Empire, m'a fait un devoir, Sire, de mettre à ses pieds tous les détails de mes travaux.

Ces lettres en sont le prélude. Elles seront suivies d'un Ouvrage sérieux où se déroulera

*l'exposé de mes entreprises et de mes espérances.
Puisse Votre Majesté Impériale encourager les
uns et les autres par un regard de son Auguste
bienveillance.*

*J'ai l'honneur d'être avec le plus profond
respect,*

Sire,

De Votre Majesté Impériale,

Le très-dévoué, très-soumis et très-fidèle sujet,

Démidoff.

AVANT-PROPOS.



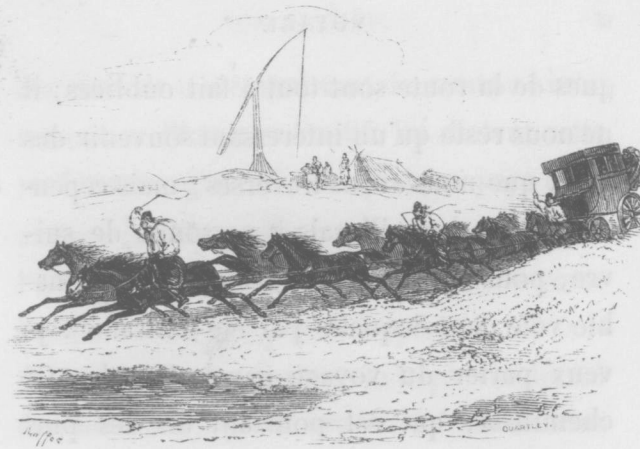
Les quatre lettres qui composent ce recueil
sont les notes recueillies rapidement pendant un
voyage que l'auteur a exécuté l'été dernier.

Sa Majesté l'Empereur de Russie avait daigné
l'autoriser à parcourir avec plusieurs personnes
adonnées à l'industrie, aux sciences et aux arts,
quelques parties de la Russie méridionale et de

la Crimée. Cette excursion a été accomplie avec succès dans l'espace de six mois. Elle a même produit assez de résultats pour fournir la matière d'un livre important dont les lettres qui suivent sont, pour ainsi dire, le prologue. Accueillies d'abord avec beaucoup de bienveillance par le *Journal des Débats*, elles paraissent aujourd'hui réunies sous une forme plus commode pour le lecteur, et qui permet de mieux embrasser l'ensemble du voyage qui s'y trouve décrit.

Paris, mars 1858.

PREMIÈRE LETTRE.



Odessa, le 10 août 1857.

Il y a quelques jours que nous sommes arrivés dans cette belle capitale de la nouvelle Russie : j'avoue que nous avons plus d'une fois désespéré de toucher cette terre promise, que tant d'obstacles semblaient éloigner de nous à mesure que nous en approchions. Aujourd'hui, les peines et les fati-

gues de la route sont tout à fait oubliées; il ne nous reste qu'un intéressant souvenir des lieux que nous avons traversés; mais cependant je ne conseillerais à personne de suivre, pour se rendre à Odessa, l'interminable voie dans laquelle j'ai été entraîné: je veux parler du voyage par le Danube. Ce chemin-là, qui est pourtant un des plus beaux parmi les chemins qui marchent, présente des inconvénients de plus d'un genre, qui ne sauraient être compensés par la magnificence du spectacle qu'offrent parfois les rives du fleuve.

L'expérience m'a appris à préférer désormais la route de terre qui entre en Russie par Brody, après avoir touché la Pologne.

Le voyageur qui se rend en Orient par Vienne, et qui dresse pour le reste du voyage son long itinéraire, est naturellement tenté d'adopter la voie du Danube, dont les immen-

ses circuits traversent tant de contrées intéressantes. Plusieurs motifs lui dictent cette préférence: d'abord, de quelque pays qu'il arrive, il n'est pas entré dans la capitale de l'Autriche sans avoir maudit dans son cœur l'organisation des postes impériales. Il faudrait être le plus patient ou le plus endormi des hommes, pour arriver à Vienne sans s'être pris, chemin faisant, de mille colères contre le flegme majestueux des maîtres de poste. Ces lenteurs sont tellement insupportables, qu'on en vient à détester sérieusement jusqu'à la veste rouge à galons, le chapeau de général et le gigantesque plumet, dont s'honore tout postillon germanique; et lorsqu'enfin on arrive à Vienne, on est pour longtemps dégoûté du voyage de grandes routes à travers la Bavière et la froide Autriche.

C'est après ces irritantes tribulations de la terre ferme qu'on vient vous parler avec

la plus encourageante emphase du Danube, qui, si vous le voulez, va vous porter pendant trois cents lieues de toute la force de son courant, augmentée de toute la puissance de la vapeur. A cette proposition on est transporté d'aise, on se réconcilie avec l'Autriche; la rapidité du large fleuve fait oublier la lenteur des postillons; et puis, si le voyageur est curieux, s'il a gravi cette ravissante flèche de dentelle qui couronne Saint-Stéphan, s'il a plongé son regard enchanté dans l'horizon lumineux qui l'entoure, la vue du Danube qui serpente au milieu des îles de saules achève de le décider; le *Nador* le porte à Pesth, le *Franz I^{er}* à Drenkova, et l'*Argo* achèvera le voyage.

Il faut dire aussi que si cette voie du Danube est remplie de déceptions, du moins n'est-on point déçu dans son espérance sous le rapport du pittoresque. Le Danube tient

magnifiquement toutes ses promesses; il vous occupe, vous étonne sans fin et sans cesse par la majesté de son immense nappe d'eau, soit qu'il roule à pleins bords entre deux rives distantes d'une demi-lieue, soit qu'il se précipite en grondant entre les remparts vieux comme le monde que lui opposent les monts Karpathes et les monts Balkans. Il est seulement à regretter que dans ce magnifique trajet le voyageur soit absolument borné aux jouissances de la vue. Les pyroscaphes qui font le voyage du Danube sont administrés et installés de telle sorte qu'il faut les accepter uniquement comme moyen de transport, mais qu'on ne saurait rien y retrouver de ce qui rend les paquebots des autres nations aussi commodes qu'ils sont rapides.

Mon but n'est point de décrire ici ce que nous avons observé dans cette course tortueuse, nous en ajournerons les détails;

déjà plusieurs descriptions ont été publiées à propos du même voyage. Peut-être avons-nous vu les choses, je ne dis pas mieux, Dieu m'en garde ! mais autrement que nos devanciers. Nous traiterons cette question en son temps ; réservons pour le retour le récit de nos petites aventures, les émotions de notre navigation. Quelle navigation n'a pas les siennes ? Alors nous trouverons, j'espère, quelques lecteurs amis, quelques auditeurs complaisants, et nous dirons, nous aussi, notre opinion sur le Danube, sur son état actuel et sur son avenir.

J'aime mieux arriver tout d'un coup à Giourjévo, où s'est terminée notre promenade nautique et où nous avons quitté le fleuve pour traverser la Valachie. Nous avions médité une visite à Buckarest, et c'est plein d'espérance que nous avons touché le rivage valaque, protégé par une garde vigilante contre la peste qui ravage le bord op-

posé et qui décime Vidin, Oréava et Roustouk.

Les murs aujourd'hui ruinés de Giourjévo paraissent sortir du Danube ; le fleuve, semé de grandes îles plates, présente au devant de la ville l'aspect d'un beau lac. Une plage escarpée, sans degrés et sans chemin, attend le voyageur à son débarquement, et lorsqu'il a gravi le plateau il embrasse d'un coup d'œil l'étendue de Giourjévo. Giourjévo, théâtre d'une sanglante action dans la guerre des Russes contre la Porte, se relève lentement de ses ruines. A l'issue des cruelles commotions qui ont agité ce malheureux pays, tout était à reconstituer dans la Valachie. Il fallait rebâtir les villes écrasées par le canon, organiser la culture dans des champs condamnés à la stérilité par la terreur qu'inspirait la domination sauvage de la Turquie. Il fallait encore ramener vers le Danube des populations craintives, qui, longtemps effrayées des exactions de leurs

ennemis, ne se croyaient de refuge assuré que dans les montagnes éloignées du fleuve. Tout cela s'est opéré graduellement, avec une sagesse qui fait honneur au gouvernement paternel de cette intéressante contrée. Giourjévo, comme le reste de la Valachie, jouira chaque jour davantage des bienfaits et des progrès de la civilisation.

Lorsque vous vous êtes muni d'un *podo-rojné* (firman pour avoir des chevaux de poste), et que vous avez fait rassembler à grand'peine les douze ou dix-huit coursiers qui sont nécessaires à une seule voiture, vous vous élancez, c'est le mot, emporté de toute la vitesse de votre infatigable attelage, dans le vaste steppe qui sépare le Danube de Buckarest. Le harnais d'un cheval est, en Valachie, tout ce qu'il y a de plus simple. Deux longues cordes sont attachées à chaque palonnier de la voiture; elles servent de traits. A chaque distance de sept ou huit

pieds on adapte à ces cordes un vieux morceau de sangle en double : c'est le collier. Chaque cheval passe la tête dans ce collier et le voilà attelé; et c'est ainsi qu'il va galoper, sans s'inquiéter du poids qu'il entraîne ou des accidents qui se passent derrière lui; toujours ardent, toujours vigoureux, et courant droit au but du voyage comme le cheval de Mazeppa. Heureux le voyageur s'il ne reste pas abandonné sur la route pendant que son attelage continue à franchir l'espace, emportant avec lui ses guides qui ne s'inquiètent guère, non plus que les chevaux, s'ils sont suivis par l'équipage.

Les immenses plaines de la Valachie, dont l'horizon, comme celui de la mer, s'étend indéfiniment toujours droit et monotone, offrent cependant un spectacle aussi neuf qu'intéressant. En quittant Giourjévo, autant que la vue pouvait s'étendre, d'immenses troupeaux parsemaient l'espace; des

bœufs, des chevaux, des brebis paissaient par milliers sur la pelouse verte et de près tondue. Les flaques d'eau que les orages avaient laissées dans les bas lieux étaient autant d'abreuvoirs où tous ces animaux venaient en troupe se désaltérer. Si parmi ces mares il en était quelques-unes de noires et d'infectes, de gros buffles, plongés jusqu'à l'échine dans la vase, s'emparaient de la place et ne laissaient voir au-dessus de la bourbeuse surface que leurs robustes cornes, leurs petits yeux farouches et leurs larges naseaux entr'ouverts, soufflant d'un air de menace vers les rares voyageurs du steppe. Des nuées de corbeaux paraissaient vivre dans la meilleure intelligence avec tous ces habitants du désert, même il n'est pas rare d'en voir un des plus hardis se poser sans façon sur le dos d'un animal bêlant qui le laisse patiemment dans cette posture.

Durant les vingt-trois ou vingt-quatre lieues qu'il faut parcourir pour atteindre Buckarest, l'aspect des lieux qui vous environnent varie bien peu. Tout le désert est immense, inculte, désolé : à peine quelques arbres rabougris viennent-ils rafraîchir le sol au fond de quelques vallées. De temps en temps un puits près duquel de noirs Bohémiens ont établi leur halte pittoresque, un pauvre hameau avec ses huttes de branchage, des marais, de petites rivières et surtout des borbiers infects, épais et sans fond, voilà ce qu'on rencontre sur la route. Mais vous courez, vous fendez l'air avec la rapidité d'une flèche, vous franchissez tous ces obstacles sans dévier de la ligne droite, et à travers l'étourdissement et le vertige que produisent en vous cette étrange allure, les cris sauvages des postillons, les horribles cahots de la route, la poussière ici, la boue là-bas, le soleil partout, vous êtes à Buckarest.

Cette ville immense, étendue sur une surface plane que dominant à peine quelques petites collines, contient, dit-on, cent mille habitants disséminés sur un espace que les enclos, les terrains vagues et quelques jardins rendent tous les jours plus considérable. Les rues de la ville laissent beaucoup à désirer du côté de la propreté; les maisons des quartiers principaux sont la plupart d'une architecture qui n'est pas sans art; mais la pauvreté des matériaux ne permet pas aux lignes du dessin de demeurer longtemps intactes. Buckarest n'a d'autres objets propres à bâtir que de très-mauvaises briques, et je ne crois pas qu'il y existe un seul édifice en pierre. Élevée au milieu d'une plaine de cinquante lieues, où l'on ne rencontre pas un seul caillou, elle ne peut s'enorgueillir d'aucun monument solide. Il est juste de dire qu'un entretien soigneux supplée aux défauts de la matière, et que les

églises, qui sont en nombre prodigieux dans cette capitale, offrent un modèle de cette propreté et de ces soins respectueux qu'on désire en vain et qu'on devrait bien imiter ailleurs.

Nous ne saurions assez nous louer de l'accueil plein de grâce que le Ghospodar a daigné nous faire. Ce bon et aimable prince réalise dans ses modestes états tous les vœux et toutes les espérances d'un peuple doux et docile : son éloge est dans toutes les bouches. La sage direction qu'il donne aux affaires, son respect pour les institutions vraiment libérales du pays, et surtout son caractère personnel, font du prince Alexandre Ghika II l'objet d'une vénération générale dans la Valachie. Il est secondé par des ministres probes et habiles; son frère aîné, le prince Michel Ghika, est préposé aux affaires de l'intérieur sous le titre de *Vornik*; le prince Constantin, son autre frère, commande

l'armée valaque, *Spathar* est le titre qui désigne sa dignité. Cette famille vit dans une extrême simplicité, dans une union touchante, et chacun de ses membres donne tout son temps aux affaires publiques. C'est avec une vive et sincère reconnaissance que nous avons reçu, mes compagnons et moi, toutes les aimables prévenances, toutes les politesses délicates dont nous avons été l'objet, tant durant notre séjour à Buckarest que pendant notre voyage vers la frontière de Moldavie.

Six jours se sont écoulés rapidement au milieu des visites sérieuses, des réunions scientifiques et des plaisirs, tout nouveaux pour nous, qui nous ont occupés sans cesse. Avec une complaisance au-dessus de tout éloge, chacun s'est empressé de guider dans leurs recherches de science ou d'art les personnes qui m'accompagnent. Vous verrez, j'espère, à mon retour, combien ce sé-

jour si limité a pu produire de résultats dignes d'être recueillis; il n'en pouvait être autrement avec ce noble et généreux élan d'obligeance dont on nous a entourés de toutes parts et dans toutes les sociétés où nous avons eu l'honneur d'être accueillis.

C'est un pénible et long voyage que celui qu'il faut faire, si l'on veut entrer de Buckarest en Moldavie et visiter Yassy; c'est pourtant la route que nous avons suivie, mais avec des difficultés réelles, accablés par les orages, souvent arrêtés par des torrents menaçants, dont toute l'intrépidité des guides et l'ardeur des chevaux ne pouvaient nous tirer; quelquefois perdus dans ces steppes de boue noire où mille chemins tracés en tous sens ne sauraient vous offrir une voie praticable; privés des choses les plus indispensables, nous avons éprouvé quelques-unes de ces misères qui redoublent

le charme des grands voyages et laissent de longs souvenirs. Nous nous sommes même surpris à regretter quelquefois le bateau à vapeur du Danube, si lent, si mal servi, si mal tenu!

L'inondation couvrait tout; en entrant à Yassy nous refoulions dans les rues parquettées de cette ville un véritable torrent d'eau noire. Deux jours de repos dans cette capitale nous ont permis d'apprécier sa curieuse physionomie, et ils nous ont paru bien courts, entourés comme nous l'étions encore de l'hospitalité du prince Stourdza et des soins prévenants de la Société d'histoire naturelle. Au bout de ces deux jours, par un contraste assez fréquent en voyage, nous étions reclus dans la triste solitude d'une quarantaine à Skulani, sur les bords du Pruth, et nous y avons passé quatorze jours pour expier notre préférence donnée au Danube. L'état flagrant de la peste sur

les bords du fleuve a nécessité cette aggravation de précaution, j'allais dire de supplice, et nous en avons subi tous les ennuis.

Aujourd'hui nous partons pour la Crimée: le bateau à vapeur le *Pierre-le-Grand* va nous porter en vingt-deux heures à Yalta, sur la côte méridionale. Lorsque j'aurai installé mes travailleurs dans la péninsule, je reviendrai avec MM. Sainson et Raffet pour assister au magnifique spectacle qui va rassembler à plusieurs verstes d'ici, à Vosnessensk, plus de prodiges que l'empire de Russie n'en a jamais vus réunis sous aucun de ses règnes les plus glorieux. L'Empereur va passer dans les plaines de nos colonies militaires la plus gigantesque revue de cavalerie que l'histoire de la stratégie puisse citer: trois cent cinquante escadrons, formant cinquante mille chevaux, seront réunis à Vosnessensk. On a choisi dans chaque régiment des colonies des hommes qui représentent

le cadre de trois cent mille hommes d'infanterie. Ces vieux soldats, dont les plus jeunes ont vingt ans de service, formeront vingt-huit bataillons de huit cents hommes chacun; ajoutez à cela cent soixante-huit pièces de canon, artillerie à cheval, et vingt-quatre escadrons à cent cinquante hommes par escadron, de fils de colons, enfants de douze à seize ans déjà exercés aux durs travaux de la guerre et formés en permanence en escadrons, par régiments, brigades et divisions; tel est, à peu de chose près, l'état du personnel qui va pendant quatorze jours manœuvrer sur le terrain de Vosnessensk, sous les yeux de l'Empereur Nicolas I^{er}.

En novembre dernier, au moment où cette immense revue fut décidée, Vosnessensk était un bourg assez pauvre et perdu dans les steppes; à l'heure où je vous écris, le nouvelle Russie compte une ville de plus. En ce peu de mois Vosnessensk a été con-

verti en une résidence impériale. Un palais pour LL. MM., deux cents maisons pour leur suite, une salle de bal de cinquante mètres de long sur trente de large, quatre salles de festin proportionnées aux convives qu'elles attendent, un jardin planté de soixante mille arbres; tout cela s'est élevé, et comme par enchantement, non pas en toile ni en bois, mais en belle et durable pierre; tout cela a verdi et fleuri par les soins et les travaux de nos colons-soldats. A cette petite ville toute fraîche et toute riante, sortie de terre toute parée, ajoutez un front de tentes alignées qui a *cinq lieues* de long, et vous aurez une idée de ce prodigieux ensemble. Ne sont-ce pas là des illusions orientales, s'il en fut jamais? Je suis sur les lieux, j'assiste aux préparatifs; les personnes les mieux instruites m'en communiquent à chaque instant les détails, et je vous avoue que ce grandiose étonne tellement mon imagination, que, tout Russe que

je suis, j'ai peine à me figurer que tout cela soit bien réel, et que dans dix jours toute la Russie va en effet en être témoin.

Toute cette belle fête militaire a été organisée et dirigée par le général comte de Witt. N'appartenait-il pas au vieux guerrier, au digne filleul de Catherine, de présider à une pareille solennité, où son rang de chef des colonies militaires lui donne la première place après l'Empereur? Cet infatigable général apporte dans ces importantes fonctions la plus rare activité, et chaque année il parcourt sur le territoire de l'Empire plus de vingt-un mille verstes pour ses inspections.

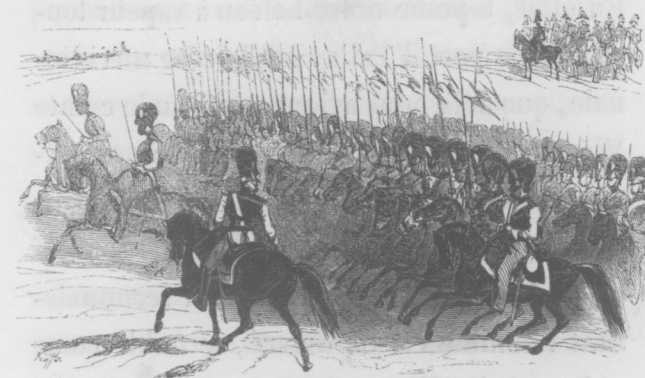
Je me ferai un vrai plaisir de vous tenir au courant de tout ce que j'aurai vu dans cette occasion unique de la vie d'un homme.

Au retour de ces splendides fêtes nous poursuivrons le plan de notre voyage. Mes

compagnons sont pleins de zèle, et j'ai lieu d'espérer que le but que nous nous sommes proposé sera heureusement rempli.



DEUXIÈME LETTRE.



Odessa, le 4 septembre 1857.

Je vous disais dans ma dernière lettre du 10 août (20 juillet), que nous nous embarquions le jour même pour la Crimée; mais ce que je puis à peine vous dire, même aujourd'hui, c'est la réception toute gracieuse que nous y a faite le dieu tutélaire, le patron éclairé et bienveillant de ces provinces.

En effet, à peine notre bateau à vapeur touchait-il le port d'Yalta, sur la côte méridionale, que déjà nous avions reconnu le comte Woronzoff qui venait s'emparer de nos personnes et nous conduire sous son toit hospitalier à Aloupka. A propos de M. de Woronzoff se confondent dans mon souvenir reconnaissant l'homme et son œuvre, le noble cœur et la vaste intelligence. Rien qu'à voir, sur ce beau site retiré et pittoresque, s'élever cette illustre demeure si pleine de goût et de grandeur, vous devinez quel est celui qui l'habite et qui l'a bâtie. Partout dans ce pays c'est une louange unanime; l'employé qui travaille sous ses ordres, le grand seigneur ou le simple Tartare, tous n'élèvent qu'une seule et même voix pour vanter l'administration sage, éclairée, persévérante et toute paternelle du comte Woronzoff. Quant à moi, il m'a été permis d'aller encore au-delà de l'œuvre que j'avais sous les yeux, et j'ai pu

juger de ses vues nobles et élevées pour l'avenir. Le comte Woronzoff a passé plusieurs années en Angleterre, il en a rapporté les idées intelligentes de ce pays, et tout en les modifiant d'après les propres ressources de son esprit, il les a heureusement appliquées à l'organisation intérieure de son gouvernement et de la ville d'Odessa en particulier. Digne successeur du duc de Richelieu, il a suivi habilement la ligne tracée par ce grand administrateur. Grâce à ces hommes distingués, tout annonce dans un avenir prochain d'admirables progrès pour la Russie méridionale.

Je n'entrerai pas dans le détail de notre séjour en Crimée, je ne vous dirai rien non plus d'une course rapide faite à travers les steppes qui séparent l'ancienne Chersonèse taurique des rivages du Don; ceci sera le sujet d'un livre, consacré plus tard à la relation complète de cette excursion scientifique.

Je laissai derrière moi mes savants ramasser çà et là les précieux matériaux de cette relation ; j'en pris seulement deux avec moi, et nous voilà partis tous les trois pour le camp de Vosnessensk. Nous venons d'y passer trois jours bien remplis ; et certes c'est bien peu de temps pour un spectacle si magnifique. Il ne nous a pas fallu une médiocre volonté pour nous arracher à toute cette féerie, et pour revenir, comme nous l'avons fait, à Odessa, à l'instant où les fêtes les plus brillantes vont succéder aux évolutions guerrières. Mais la Crimée nous réclame ; notre route est tracée, il faut la suivre ; un mois entier déjà employé à explorer cette curieuse péninsule a tellement captivé mes compagnons de voyage que j'ai eu quelque peine à en décider deux d'entre eux à m'accompagner au camp. Il est vrai que leurs regrets pour l'ancienne Tauride n'ont pas tenu longtemps devant Vosnessensk, cette ville bâtie

pour une fête ; ils ont compris, toute nationalité à part, qu'il y avait dans ces solennités militaires de quoi intéresser vivement les esprits observateurs ; ils sont, ainsi que moi, très-satisfaits de leur voyage.

Vosnessensk est séparé d'Odessa par une distance de cent trente-cinq verstes (près de trente-quatre lieues), que l'on franchit aisément en dix heures. La route est tracée par des poteaux à travers le steppe dont l'horizon fuit devant vous, toujours plat, monotone et grisâtre comme serait une mer, mais une mer sans mouvement. Les rares villages que l'on rencontre apportent peu de variété au paysage ; ce sont des maisons de chaume bâties dans quelque fond de vallée sans issue, où les eaux pluviales ont formé un étang ; quelquefois une petite église lève gracieusement son beau dôme vert au milieu des cabanes ; rarement un arbre vient réjouir la vue du voyageur. On trouve sur la route

des relais excellents qui rendraient nos postes les plus rapides de l'Europe, si la promptitude des attelers répondait à la vitesse des chevaux.

Arrivés vers cinq heures du soir au bord d'une colline escarpée, dont le village de Kantakusovka couvre le penchant, nous avons découvert Vosnessensk, ses camps et sa plaine verdoyante; à cette heure du jour, le soleil déjà rapproché de l'horizon éclairait merveilleusement les moindres détails de la scène magnifique qui se déployait devant nous : à nos pieds serpentait le Boug, qui baigne sur la rive droite une immense prairie; au-delà de la prairie, sur un plan plus élevé, se dessinent les blanches maisons de la ville, ses palais et ses jardins improvisés. La cavalerie a dressé ses tentes sur le bord du fleuve, et sa ligne, coupée çà et là par quelques bouquets de verdure, occupe un espace de plus de quinze verstes.

Du point où nous étions placés, plus de la moitié de cette ligne se dérobe à l'œil en suivant les contours du Boug, et ne laisse deviner son étendue que par les légers nuages de fumée qui s'élèvent au loin dans la brume. Le camp de l'infanterie est assis sur un plateau au nord-est qui domine la ville, et couvre comme d'une nappe de neige un terrain de plus de cinq verstes de longueur. Après avoir traversé le Boug sur un pont de bateaux, nous avons gagné la ville en parcourant la prairie dans sa largeur, et au premier abord nous avons été frappés de la largeur des rues et des places. En s'emparant de ce vaste espace pour y bâtir Vosnessensk, le génie des architectes a compris que les dimensions de la ville nouvelle devaient être en rapport avec sa destination momentanée; il fallait que la ville fût digne de l'armée qu'elle abrite : l'espace laissé à la circulation excède tout ce que nous avons

vu en visitant la Russie méridionale. Dans cet immense empire, aux proportions colossales, on dirait que les villes ont été bâties pour que des géants y circulent à l'aise; et, en effet, il est certain que les robustes poumons habitués à l'atmosphère des steppes ne sauraient s'accommoder de ces étroits sentiers privés d'air et de jour qu'on appelle des rues dans tant de belles capitales.

La ville nouvelle est donc très-étendue; l'ancien village qui portait le nom de Vossensk n'en fait pas la huitième partie, et ne renferme guère plus de quatre cents habitants étonnés et charmés d'une pareille concurrence. Une grande quantité de maisons occupe aujourd'hui l'emplacement libre à la gauche du village; ces maisons sont toutes bâties sur le même plan. Figurez-vous le plus gracieux assemblage de constructions élégantes, dans le goût d'une jolie

villa d'Italie; plus de cinq cents maisons blanches entourent comme autant de sentinelles immobiles le palais de l'Empereur. Le palais fait face à une belle place d'armes, et s'appuie sur un coteau couvert de beaux jardins, ou, pour mieux dire, sur un vaste jardin de soixante mille pieds d'arbres. L'autre côté de la place est fermé par un élégant édifice où l'on a réuni, autour de l'immense vaisseau de la salle de bal, les salles de festin et leurs dépendances; rien n'est mieux ordonné ni plus splendidement décoré que ces salons, et leur construction fait honneur au talent de l'architecte. La salle de bal a plus de cent cinquante pieds de long sur une largeur considérable; elle a la forme d'une vaste tente qui serait toute tapissée de mousseline; des armes disposées en pilastres et en trophées en font tout l'ornement; mais il y a un tel bon goût dans l'agencement de ces armes, dans l'ajustement

des guirlandes et des dorures, une telle profusion dans les bougies et les lustres étincelants, que les yeux en sont à la fois éblouis et charmés.

Vous comprenez sans peine quelle foule active se presse sous ces pompeux lambris, quelle foule s'agite dans ces petites maisons élégantes et jusque dans les chaumières, où les curieux qui n'ont pu prétendre à l'honneur d'une invitation sont venus s'entasser pêle-mêle avec la population juive.

Les personnes invitées l'ont toutes été par les ordres exprès de l'Empereur; elles occupent dans la ville ces petites maisons dont je parle, désignées d'avance par un numéro; la parfaite conformité de ces habitations uniformes établit entre cette grande et brillante famille d'invités une sorte d'égalité qui prouve beaucoup de bon goût dans les ordonnateurs des fêtes. Les premières dignités

de la couronne, les plus grands noms de l'empire n'ont d'autres distinctions que leur voisinage du palais; pour tous les convives la prévenance est la même; c'est la même profusion royale, ce sont les mêmes soins dans la distribution des chevaux et des équipages; dans cette généreuse hospitalité, mon n° 559, bien qu'éloigné du centre, était tout aussi favorisé que les résidences échues en partage aux Paskewitch, aux Witgenstein, aux Orloff, aux Woronzoff, aux Nesselrode.

Le comte de Witt, commandant supérieur de toutes les forces réunies au camp, habite seul un appartement dans l'édifice destiné aux fêtes. Ce général s'acquitte avec un rare bonheur de la charge difficile qui lui est confiée, et réussit à merveille à mener de front les choses sérieuses et les plaisirs qui règnent ensemble à Vosnessensk. Les invités qui ne prennent pas place à la table impériale sont reçus chez le comte de Witt, et ils re-

trouvent dans cette maison, admirablement ordonnée, toutes les richesses de Pétersbourg, de Londres ou de Paris.

L'Empereur était à Vosnessensk le 17 (29) août, l'Impératrice y arriva le 24 août (5 septembre); une soirée magnifique a favorisé son entrée. Dès le matin l'Empereur s'était porté à la rencontre de l'Impératrice, et lorsqu'elle s'est présentée, à six heures du soir, aux portes de la ville, un brillant cortège de généraux couverts d'ordres, de plumes et de broderies, s'est empressé autour de sa voiture; l'Empereur l'escortait à cheval, et cette multitude ardente, cette mouvante procession qui défilait au galop sur un boulevard, au milieu de la verdure, formait un magnifique coup d'œil. L'instant d'après, et comme par enchantement, une illumination générale éclairait la ville, la salle de bal resplendissait de feux de toutes couleurs, le Théâtre-Français était envahi par une foule

de spectateurs aux riches uniformes, les équipages pressés assiégeaient les abords du palais, tandis que sur la place d'armes s'assemblaient les exécutants de la plus majestueuse musique qui se soit jamais entendue. Je ne parle pas seulement des quinze cents musiciens militaires qui ont exécuté avec une parfaite précision plusieurs airs favoris; cela était fort beau sans doute, mais un pareil ensemble peut se reproduire ailleurs; ce qui m'a vivement impressionné, c'est la partie vocale de ce concert-monstre, comme vous diriez à Paris; plus de mille jeunes gens, fils de colons militaires, soldats eux-mêmes en naissant, ont chanté avec une ravissante perfection notre *God save the King*, mélodie nationale qui a rendu populaire le talent de l'aide-de-camp de l'Empereur, Lvof, et des chœurs extraits des plus beaux ouvrages connus, et qui n'avaient jamais été reproduits peut-être par une aussi large et

aussi énergique exécution. L'effet de ces mille voix du plus beau timbre s'est élevé par instant jusqu'au sublime, et plus d'une fois un frémissement d'admiration a traversé la foule des spectateurs. Après les chants, la retraite a été sonnée et battue par les innombrables instruments guerriers réunis sur la place, puis une imposante et simple cérémonie a terminé la soirée. Tout à coup, ces soldats, ces musiciens, ces chanteurs, ces spectateurs, la tête découverte et le corps incliné, ont entendu s'élever de la foule une courte prière; après les éclats bruyants qui retentissaient tout à l'heure, la voix du prêtre, cette voix douce, pure et sonore, qui partait du milieu de la place demeuré obscur malgré les illuminations d'alentour, cette voix allait à l'âme. Pour mes compagnons de voyage, peu familiarisés encore avec ces mœurs patriarcales, cette prière qui fait tomber tout ce grand bruit, qui apaise tout

cet enthousiasme, a été un sujet d'admiration et d'observation en même temps. Nous nous demandions dans quelle ville de l'Europe, où le tumulte d'une fête aurait rassemblé des milliers d'hommes, la faible voix d'un prêtre serait assez puissante pour étouffer ainsi tous les bruits de la foule, pour courber ainsi tous les fronts et commander ce saint respect.

Mon dessein n'est point de vous parler en détail des prises d'armes, des alertes inopinées qui ébranlent, au premier coup de trompette ou de tambour, une ligne longue de cinq lieues, ni des savantes manœuvres dont Vosnessensk, à chaque instant, est le théâtre animé et bruyant; les gens de l'art s'accordent à dire que les opérations militaires sont très-bien exécutées, et cela n'étonne pas quand on songe qu'il s'agit ici en général de soldats qui ont vieilli sous les drapeaux; nous avons seulement assisté à la

revue générale de cavalerie qui a eu lieu le 26 août (7 septembre). Trente-six régiments formaient quatre lignes rangées dans la plaine, ayant derrière eux leur nombreuse artillerie, qui formait une cinquième ligne. L'Empereur a passé sur tous les fronts; le grand-duc héritier, le grand-duc Michel et une multitude d'officiers-généraux accompagnaient S. M. On sait que, dans ce pays où l'armée compte tant de beaux hommes, l'Empereur passe pour le plus beau cavalier de son empire; cette revue a fait encore ressortir ces brillants avantages personnels qui ajoutaient je ne sais quel éclat à la majesté d'un chef d'empire, et de quel empire! S. M. l'Impératrice, accompagnée d'une jeune et belle princesse, qui est sa fille, a aussi parcouru la ligne dans une élégante calèche bleue. Le comte de Witt avait fait aux officiers étrangers invités la galanterie de leur réserver l'escorte de la souveraine de toutes

les Russies. Du reste, tous les honneurs de la fête étaient pour notre bonne et gracieuse Impératrice. Au moment du défilé, l'Empereur s'est mis à la tête des troupes, qu'il a commandées d'une voix forte et retentissante; il a salué de l'épée son auguste femme, et il est venu se placer à ses côtés. Le défilé n'a pas duré moins de quatre heures. Les régiments ont passé au pas à demi-distance, puis au galop à distance entière, et puis au grand trot en colonne serrée. Quarante-six mille hommes de cavalerie composaient le corps d'armée réuni sous le commandement du comte de Witt. Après la variété et la richesse des uniformes en général, rien ne nous a plus frappés que le choix des chevaux, qui sont tous parfaitement beaux et scrupuleusement assortis de couleur pour chaque régiment; il en résulte une harmonie qui est d'un incroyable effet lorsque tout le corps est rassemblé. Parmi ces trente-six régiments

qui défilaient devant nous, il en est qui comptent douze escadrons (les dragons); les moins nombreux en ont huit. L'artillerie et les pontonniers à cheval fermaient la marche.

L'effet de cette revue a été solennel; je veux parler, j'entends parler de l'effet produit sur les spectateurs présents : ils en conserveront un grand souvenir, car il n'est point probable que l'on puisse assister de nos jours à une réunion de cavalerie aussi nombreuse, aussi belle et aussi disciplinée. Quant à cet effet politique dont quelques-uns de vos journaux ont cru devoir se préoccuper, j'avoue que je n'en saurais juger comme eux, et qu'il me paraît bien hasardé de tirer de si graves inductions d'une solennité dont tous les États de l'Europe ont donné tour à tour des exemples, sans que le repos du monde en ait paru menacé.

La revue de l'infanterie a eu lieu le

27 août (8 septembre). Vingt-huit bataillons de vieilles troupes y ont pris part. Je crois devoir vous dire ce qui a le plus frappé les militaires étrangers rassemblés ici, et dont j'ai pu recueillir les impressions.

Avant tout, Monsieur, c'est de voir réunie sous le commandement d'un seul homme, et obéissant à sa voix, une masse de cavalerie régulière telle que jamais les armées les plus considérables et même la grande armée de Napoléon, en 1812, n'en ont eu à la fois sur un même point. Ce qui n'est pas moins digne d'intérêt, c'est de voir ces quarante mille hommes de cavalerie, accompagnés d'une artillerie formidable, passer sans confusion d'un ordre à l'autre, les lignes se traverser, les changements de fronts s'opérer, les déploiements se faire avec précision, chaque arme conservant la place qui lui appartient, arrivant à point nommé devant l'ennemi supposé; la cavalerie légère en avant, puis les cuiras-

siers, et enfin, comme dernière réserve, un corps de quatre-vingt-seize escadrons de dragons, troupe vraiment d'élite et dont je vous dirai quelques mots. Les militaires étrangers s'accordent à admirer la mobilité de ces masses, la beauté de l'ensemble, la perfection des détails; ils remarquent surtout le rare aplomb, le coup d'œil assuré de l'Empereur, la facilité avec laquelle il fait agir à son gré, comme un seul homme, cette innombrable cavalerie. S. M. I. a fait à Vosnessensk de belles applications des ordres de bataille adoptés pour sa cavalerie, de l'emploi de l'artillerie sur une grande échelle et des différentes armes, et particulièrement des dragons, qui sont une création ou du moins la réalisation des idées longtemps méditées de l'Empereur sur cette troupe, dont il a su faire à la fois une excellente cavalerie et une infanterie redoutable. Les dragons dans le système russe sont une dernière réserve, chaque régiment de douze

escadrons présente en ligne un bataillon; il ne faut que deux minutes et demie aux dragons pour être prêts à combattre à pied ou pour remonter à cheval. Qu'on se figure huit bataillons complets débouchant tout à coup du rideau d'artillerie qui les couvre, et là où l'ennemi ne soupçonnait que de la cavalerie, et l'on concevra tout le parti qu'un général habile peut tirer d'une réserve aussi puissante qu'elle est mobile.

En même temps que l'on organisait cette immense cavalerie colonisée, on a pensé à lui assurer une bonne pépinière de sous-officiers. Elle se trouve naturellement dans les jeunes gens, fils de soldats, élevés dès l'enfance dans les habitudes de l'état militaire, auxquels on donne une instruction théorique suffisante et une excellente pratique des exercices et du commandement. Les étrangers ont été frappés de la singulière habileté avec laquelle ces jeunes gens exécutent eux-

mêmes au pas de course les manœuvres de cavalerie les plus compliquées; on aime à voir des enfants de douze à quatorze ans, choisis au hasard parmi cette jeune troupe, la commander avec l'aplomb d'un vieil officier. Il y a dans cette jeunesse un riche avenir pour l'armée russe.

Lorsqu'on a pu juger du coup d'œil de cet ensemble remarquable, on rend hommage au zèle éclairé du comte de Witt, commandant supérieur de toutes les forces réunies au camp de Vosnessensk; mais on apprécie mieux encore cette rare intelligence, lorsque l'on sait que l'administration financière de ces colonies militaires a seule fourni, sur ses économies, les sommes nécessaires aux dépenses, soit pour le déplacement des troupes, soit pour leur approvisionnement.

Nous sommes de retour à Odessa. Nous repartons pour la Crimée, à l'arrivée de Raffet, qui revient aujourd'hui de Vosnes-

sensk. L'Empereur a bien voulu engager ce jeune artiste à dessiner tout ce qui lui paraîtrait remarquable. Sa Majesté est attendue à Odessa demain 5 (17) septembre.



TROISIÈME LETTRE.



Paris, le 14 janvier 1858.

C'était le 46 septembre dernier que je vous rendais compte de l'imposant spectacle auquel j'avais assisté à Vosnessensk, à l'époque des grandes manœuvres. Permettez-moi de vous rappeler cette lettre et sa date. Bien que la solennité militaire dont il s'agit ici ait à cette époque vivement occupé l'at-

tention de l'Europe, l'histoire marche si vite aujourd'hui que, sans nul doute, le souvenir de ce célèbre campement de cavalerie, qui a été tour à tour le sujet de tant d'admiration, de tant de critiques et de tant de calomnies, se sera quelque peu effacé parmi vous. Dans un pays comme le vôtre, qui reçoit de la presse une énorme masse d'aliments quotidiens, oublier est une nécessité, c'est même un bienfait. Il n'en est point ainsi dans la Russie méridionale, sol paisible par excellence, où la vie s'écoule dans une parfaite uniformité. Chez nous on s'entretient encore, et on en parlera longtemps, des prodiges guerriers que l'été de 1837 a fait passer devant nos regards éblouis. La revue impériale aux innombrables escadrons, les fêtes splendides d'Odessa, et la pompeuse hospitalité d'Aloupka, laisseront de longs et merveilleux souvenirs aux simples habitants de nos villes et de nos campagnes du sud.

Après le camp sont donc venues les fêtes d'Odessa, où la famille impériale s'était rendue le 5 (17) septembre. Ces fêtes ressemblent en beaucoup de points à celles que donnent en pareil cas toutes les grandes villes d'Europe. Si quelque chose les distingue, c'est l'ordre excellent et la docilité parfaite de la foule sans l'intervention d'aucune force publique. Je crois que cette attitude calme et respectueuse de notre peuple a dû frapper les étrangers qui ont été comme moi témoins des pompes dont Odessa a été le théâtre. Le caractère national d'un peuple se manifeste d'ordinaire dans la liberté quelque peu confuse des solennités publiques; le Russe, qui conserve encore un grand nombre de ces traditions patriarcales dont la puissance paternelle est le principe, se montre dans toutes ces circonstances empressé sans turbulence, curieux sans être bruyant. L'Empereur, de son côté, a déployé

dans toutes ces fêtes cette franche et noble affabilité qui (n'en déplaît à quelques passions de ce côté-ci de l'Europe) sait le faire aimer de tous ceux qui approchent de sa personne.

Après quoi la Crimée a eu son tour : le palais des khans de Baghtchi-Saraï a revêtu toutes ses anciennes splendeurs musulmanes pour recevoir dignement cette foule impériale et chrétienne de visiteurs. Les fontaines murmurantes ont jailli, les parfums ont fumé encore une fois dans ces douces et rêveuses solitudes où dorment soixante khans sous leurs turbans de pierre ; de là la cour s'est portée sur la côte méridionale, où l'attendait une autre demeure ; mais celle-là toute neuve, toute riante, inaugurée par ses illustres hôtes, plus somptueuse, plus orientale encore que le palais de Baghtchi-Saraï, la *Grande-Maison* du comte Woronzoff, ravissant édifice de granit vert, maison qu'on

dirait sculptée dans le roc vif, et dont les sveltes colonnades seront encore debout lorsque la crête voisine, le gigantesque Ai-Petri, aura été renversé par le temps.

Comme je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, Monsieur, je me proposais de retourner moi-même en Crimée pour y jouir un moment de toutes ces belles résidences et me réunir à mes collaborateurs, vos savants et infatigables compatriotes. Rappelé par des circonstances imprévues, d'abord en Allemagne, puis en Belgique, j'ai laissé à mes compagnons de voyage leur tâche à achever : les rappeler près de moi, c'eût été interrompre leurs travaux. Il leur restait encore à visiter Karassou-bazar et Théodosie, tout l'ancien royaume de Pont, et Kertch, l'antique Panticapée ; de l'autre côté du Bosphore-Cimmérien, mes voyageurs ont dû explorer Taman et planter le dernier jalon de leur course aventureuse sur les bords du

Kouban, aux lieux mêmes où les géographes ont fixé la dernière limite de l'Europe. Je les ai donc laissés sous la tutelle du généreux gouverneur de ces provinces, de l'aimable prince Xerxéoulidzeff, qui fait si cordialement les honneurs du territoire de Kertch, et j'ai quitté Odessa à la fin de septembre dernier.

C'est par Bender et Kicheneff que je me suis dirigé vers la frontière. Bender, où j'ai cherché quelques souvenirs déjà bien effacés de ce roi chevaleresque jusqu'à l'extravagance, qui voulait à lui seul battre toute une armée de Turcs, Bender n'a conservé qu'un fragment de tour ruinée, auquel la tradition attache le nom de Charles XII. Une belle et spacieuse forteresse s'élève sur les vestiges de l'ancienne ville. La cité nouvelle s'étend et s'aligne au loin sur un vaste espace dominé par la citadelle. A cinquante-trois verstes plus loin, je traversai Kicheneff,

dont la vaste enceinte renferme encore un grand nombre de cabanes rustiques mêlées à d'élégantes maisons couronnées de jolis toits peints en vert. C'est un usage fort répandu en Russie que d'appliquer une couche de peinture sur les lames de tôle qui recouvrent les édifices de quelque importance : le paysage gagne beaucoup à cette variété. Dans la saison où le steppe desséché ou boueux n'offre qu'un aspect sombre et des teintes grisâtres, on aime à reposer sa vue sur ces pointes légères, sur ces dômes élégants, dont la couleur claire contraste également bien avec la blancheur des monuments et les tons sévères de l'horizon.

Lorsqu'on a dépassé Kicheneff, le pays est sillonné par de larges et profonds ravins qu'on pourrait comparer sans trop de poésie aux vagues immenses d'une mer profondément agitée. Il faut plaindre le voyageur qui, dans la saison pluvieuse, se trouve en-

gagé dans ces interminables dunes de terre grasse et glissante, également impraticables, qu'il faille les descendre ou les gravir. A l'époque où je traversais cette contrée, le trajet pouvait encore s'exécuter avec cette vitesse qui distingue les attelages russes : aussi n'ai-je guère tardé à atteindre Novoceltz, le dernier relais sur cette frontière de l'empire. Non loin de là j'ai traversé sur le Pruth la limite qui sépare les deux territoires. J'avais fait depuis Odessa environ quatre cent trente verstes (cent huit lieues) presque dans un désert ; et lorsque je gagnai enfin Tchernovitz, la riante et jolie capitale de la Moldavie autrichienne, de la Bukhovine, comme ils l'appellent, je n'y retrouvai pas sans plaisir les premières traces de ce qui distingue la civilisation occidentale, je veux dire une auberge aussi détestable que dans un pays depuis longtemps civilisé.

C'est une charmante promenade que celle

que l'on fait ensuite à travers la Gallicie, dont les sites et les costumes pittoresques récréent l'œil du voyageur et rendent au voyage son charme le plus puissant, la variété. A Lemberg on retrouve déjà tout ce qui constitue une grande ville d'Allemagne : université, bibliothèque, collection de tableaux, population mêlée de juifs et d'indigènes, activité, mouvement ; tout vous annonce que vous êtes sur le grand chemin de la belle capitale de l'Autriche, tout, même un service régulier de messageries.

A vrai dire, et sans être trop exigeant, on pourrait désirer un peu plus de vélocité à ce service ; mais à Dieu ne plaise cependant que je renouvelle, à propos de cette sage lenteur des diligences allemandes, les plaisanteries aussi vieilles qu'innocentes que je vous écrivais naguère au sujet des postes ! Croiriez-vous, Monsieur, que j'ai trouvé à mon retour à Vienne des personnes que j'honore et que

j'estime, sérieusement affligées de mes réflexions parfaitement inoffensives sur l'excessive gravité de messieurs les postillons allemands? Loin de moi toute intention blessante; je me ferais un devoir de condamner à l'oubli qu'elles méritent peut-être ces notes informes de voyage, si quelqu'un pouvait y soupçonner la moindre désobligeance; mais pourtant je demande grâce pour des plaisanteries qui, à force d'avoir servi, sont complètement émoussées; je ne veux pas que la *froide* Allemagne, comme je vous l'écrivais, jette *du froid* dans mes bonnes amitiés de Vienne (passez-moi ce jeu de mots amené par le sujet). Si donc j'ai blâmé sans humeur la lenteur des postes autrichiennes, c'est qu'apparemment la comparaison m'avait rendu exigeant. Accoutumé à la vitesse prodigieuse de nos relais russes, à l'exacte promptitude du service français; rendu très-difficile, je puis le dire, par l'épreuve assez récente que

j'avais faite des postes de la Prusse, où la plus admirable exactitude se trouve réunie à la plus grande rapidité possible, et, ce qui ne gâte rien, à la plus obséquieuse politesse, j'ai pu paraître injuste en ne voulant être que vrai. Et puisque me voici sur ce terrain de petites récriminations, pourquoi ne parlerais-je pas aussi de l'impression qu'a produite à Vienne mon jugement sur les bateaux à vapeur du Danube? Impression fâcheuse, m'ont affirmé quelques amis, en ce sens que j'ai adressé des paroles trop sévères à une entreprise naissante, déjà utile, mais qui sera à coup sûr plus complète à l'avenir. Voilà ce que l'on dit. Eh! qu'ai-je dit autre chose? Mais c'est justement parce que l'immense importance de cette grande communication m'a été démontrée, que j'ai cru pouvoir exprimer librement ma pensée sur les moyens d'action qu'elle emploie. Ainsi l'avait fait avant moi, avec un talent si re-

marquable, un voyageur français dont les lettres insérées dans le *Journal des Débats* ont acquis une juste célébrité. Qu'est-il résulté en effet de ce concert de plaintes loyales et méritées? C'est qu'aujourd'hui une administration aussi éclairée que recommandable par sa haute position s'est fait rendre compte des améliorations qu'on peut introduire dans le service des bateaux du Danube. Un nouvel examen des distances, une combinaison plus rationnelle des relâches, amèneront, n'en doutons pas, les meilleurs résultats. En même temps, et ceci est un progrès notable, on s'occupe d'étudier une ligne complémentaire de pyroscaphes qui réunirait Ismaïl à Odessa : ainsi se complètera l'idée, ainsi s'achèvera le monument, et le public en rendra grâce à qui de droit. Sans prétendre que tout ce bien qu'on va faire soit dû aux remontrances quelquefois amères de certains voyageurs, n'est-il pas raisonnable de

penser que ces plaintes ont du moins éclairé l'administration sur ses propres intérêts, et qu'en cette occasion les prétendus ennemis se sont montrés les plus sincères amis d'un établissement dont l'utilité présente et les chances d'avenir ne sont contestées par personne?

Je m'aperçois, Monsieur, que ma défense personnelle m'a entraîné loin de mon sujet, et que, dans ma chaleur de justification, me voici arrivé à Vienne en sautant par-dessus Bochnya et ses salines, sans vous parler d'Olmütz, de Brünn, ni de toute cette belle route qui traverse la Moravie et la Silésie autrichienne. Je trouverai sans doute une autre occasion de vous entretenir de ces magnifiques paysages colorés par l'automne, de ce sol admirablement cultivé et des heureux habitants qu'il nourrit. Cependant une inquiétude trop fondée occupait, lors de mon passage, les esprits de ces paisibles po-

pulations : le choléra sillonnait les contrées voisines ; ce triste fléau jetait l'alarme jusqu'au fond des bourgades et troublait les relations d'une province à l'autre.

Dans mes précédents séjours à Vienne je m'étais borné, comme beaucoup de voyageurs plus pressés de tout voir à la hâte que jaloux de visiter lentement et d'apprendre, à parcourir tant bien que mal les beautés extérieures de cette grande cité, ses promenades publiques et son majestueux et mélancolique Prater. J'ai à m'applaudir cette fois d'avoir mieux dirigé mes recherches. Vienne n'a rien à envier à ses fières rivales, les capitales de l'Europe. Vienne, elle aussi, peut à bon droit s'enorgueillir du faste de ses palais impériaux, de ses somptueux jardins et des sites enchanteurs qui l'environnent. Elle aussi peut se glorifier de ses musées et de ses monuments scientifiques. Les noms de Schœnbrunn et

de Laxembourg sont cités à côté des noms de Tsarskoë-Célo et de Versailles, et il serait superflu de parler de cette magnifique résidence.

Que si nous parlons seulement du paysage, j'ajouterai qu'il n'est guère de points de vue comparables, en richesses et en étendue, au paysage qui se déroule aux pieds de l'observateur placé sur le mont Léopold, non loin de ce château traditionnel où le saint patron du lieu faisait autrefois sa demeure. C'est de cette hauteur solennelle seulement qu'il faut juger le Danube : le fleuve se déroule dans toute sa majesté depuis Vienne jusqu'aux coteaux de Presbourg, perdus au loin dans la brume, en caressant dans son cours argenté l'île Lobau et les plaines d'Essling. Quel ravissant but de promenade encore, cette abbaye de Neubourg, trésor inépuisable de légendes et de reliques sacrées ! C'est là qu'on montre aux curieux la cou-

ronne archiducale d'Autriche ; c'est là qu'on expose aux fidèles le crâne même de saint Léopold, et le voile mystérieux qui décida de la fondation de cet incomparable monastère. Ce voile appartenait à la chaste épouse de Léopold le bienheureux. On dit qu'un soir, les deux époux s'étant reposés au lieu même dont je parle, le voile transparent s'envola et demeura suspendu aux branches d'un sureau à une grande distance. Un an après le miraculeux tissu fut retrouvé intact et pur par l'heureux mari, un jour qu'il était à la chasse. Pour éterniser la mémoire de ce voile ainsi perdu, ainsi retrouvé, Léopold éleva sur le lieu même le saint monastère de Neubourg.

Maintenant, si de la légende sacrée nous voulons passer à l'histoire profane, visitons, s'il vous plaît, les plus rares et les plus curieux outils de la gloire humaine, le Musée d'armes de Vienne. C'est une des plus ri-

ches collections qui existent en ce genre. Les décorations du prince Schwartzenberg et ses nombreux insignes y occupent une place brillante à côté des armures historiques de Godefroi de Bouillon, de Sobiesky, de Staremberg, et sont ombragés par une foule de drapeaux que le sort des combats a fait tomber aux mains des armées impériales. Toutes les époques historiques sont représentées dans cette glorieuse galerie. Parmi les plus anciens trophées, quelques étendards de Kara Mustapha, celui qui menaçait Vienne au temps de Sobiesky, ont arrêté nos regards. Non loin de ces étendards se fait remarquer une bannière étrangère qui porte une gerbe de blé et deux faux en sautoir avec cette belle devise : « *Pour vous nourrir et vous défendre.* » Ces armes, ces ordres, ces machines de guerre, ces drapeaux sont groupés avec un goût parfait, et réunis dans de vastes salons dont les plafonds aux

écussons nationaux sont en harmonie complète avec ce bel ensemble héraldique et guerrier.

Dans une autre visite, j'ai été admis à voir les bijoux de la couronne : c'est un précieux assemblage d'objets rares où se distinguent surtout d'admirables perles. Ce qui m'a le plus frappé dans ce magnifique cabinet, c'est d'y trouver conservés le berceau et la petite voiture du fils de Napoléon sous les mêmes lambris que la couronne de Charlemagne ! Qui pourrait s'empêcher de comparer avec émotion ces deux emblèmes parlants des destinées des empires ? Et quel étrange rapprochement !

Ces intéressantes promenades ont occupé tous mes loisirs pendant dix jours, et je ne vous entretiendrai pas, de peur d'être trop long, de tout ce que j'ai vu de remarquable dans les musées, les bibliothèques et les galeries d'histoire naturelle : tout ce que l'é-

tude consciencieuse et profonde peut réunir de documents se trouve là classé dans cet ordre méthodique qui est le propre des Allemands.

Si vous m'accordez encore un peu d'espace, Monsieur, je veux l'employer à vous parler du véritable chagrin que j'ai ressenti le jour où certain article des journaux français m'est tombé sous les yeux à Vienne. J'y ai trouvé, à ma grande stupéfaction, l'incroyable histoire du rapt de six cents jeunes filles pour le camp de Vosnessensk ! Ce qui m'a surtout affligé dans cette invention, c'était de voir des feuilles honorables et des personnes sensées accueillir et répéter sans examen ces monstrueuses inculpations. Je vous l'avoue, Monsieur, des écarts de presse pareils à celui-là font, à l'étranger, le plus grand tort aux institutions de votre pays ; ceux qui ne connaissent pas la nation française seraient portés à la juger bien injuste-

ment, s'ils s'appuyaient sur la crédulité aveugle que rencontrent chez vous les contes d'ogres dont quelques mystificateurs vous régalaient périodiquement à nos dépens. Je ne dirai rien du drame lamentable d'Engel : on en a fait justice ailleurs ; mais moi, témoin oculaire, je puis parler de Vosnessensk, où du reste trois de vos compatriotes, mes compagnons de voyage, ont, comme moi, tout connu, tout visité. Ils peuvent attester, ainsi que moi, que les deux *seules* femmes qu'on ait vues *contribuer aux plaisirs* de la splendide réunion du camp étaient deux jeunes musiciennes du Tyrol, qui, vêtues du costume tyrolien, chantaient très-gaïement les mélancoliques mélodies de leurs montagnes, et dont le talent nomade, très-volontaire, a été généreusement rétribué de porte en porte. C'est évidemment sur ce tout simple et tout petit fait qu'on a bâti le roman moitié sauvage, moitié pastoral, dont l'Europe

s'est amusée à s'indigner il y a deux mois. N'est-il pas temps que ces injustes agressions que les journaux, et même les plus réservés, se permettent contre nous, soient réprimées par la raison publique ? Se peut-il que de pareilles taches viennent de temps à autre obscurcir celle de vos libertés que vous regardez comme la plus précieuse ?

J'opèrai mon retour par Lintz, Nuremberg, Francfort et la Belgique, une route si connue qu'il est impossible d'en parler. A mon arrivée, j'ai reçu des nouvelles de notre Crimée, nouvelles que j'attendais avec une vive impatience. J'apprends qu'enfermés du côté de terre par le blocus sanitaire d'Odessa, vos intelligents et savants compatriotes qui ont consenti à m'accompagner rentreront en France par mer.

Voudrez-vous bien, Monsieur, accueillir prochainement la dernière lettre que j'aurai l'honneur de vous adresser sur leur retour ?

Ainsi sera complétée la série de notes que vous avez eu l'obligeante indulgence d'insérer sur notre voyage en Crimée.



QUATRIÈME LETTRE.



Paris, le 4 mars 1838.

A l'époque récente de mon retour, vous avez bien voulu accueillir quelques notes rapidement tracées durant mon long trajet à travers la Gallicie, l'Autriche et l'Allemagne centrale : voici enfin que je vous adresse la dernière partie de mon voyage, le retour en France de mes compagnons de fatigue, vos

compatriotes, aussi instruits que zélés pour la science.

Mais avant de vous parler d'eux, et pour en finir avec ce qui me concerne, me permettez-vous, Monsieur, de revenir en peu de mots et une dernière fois sur le sujet qui terminait ma précédente lettre? Cette fois encore il s'agit de la triste histoire de filles enlevées pour les plaisirs du camp de Vosnessensk. Si j'ai élevé la voix à propos de cette invention qui a couru l'Europe, c'est que je me flattais qu'un fait aussi simple que celui que j'avançais, qu'une dénégation aussi précise que celle que je publiais, ne pouvaient plus trouver de contradicteurs sérieux. J'espérais, je l'avoue, que moi, témoin oculaire et de retour du campement de Vosnessensk, j'avais au moins le droit d'être cru quand j'attestais que tout ce conte de filles enlevées était un conte fait à plaisir. Comment se fait-il donc que, lorsque toute la

presse européenne adoptait cette rectification, une voix, une seule, se soit élevée contre?

L'unique opposition que ma protestation m'ait suscitée s'est produite dans l'un des journaux de Paris. L'auteur d'une lettre, trop vague lorsqu'il s'agit de faits aussi graves à soutenir, prétend que moi, qui ai signé ce que j'écris, je déguise à dessein la vérité; il fait plus, il déclare que mes compagnons et moi, témoins oculaires du campement de Vosnessensk, nous ne pouvons rien savoir de ce qui s'y est passé; que naturellement nous n'avons pas pu voir une seule des six cents jeunes filles, pas pu entendre un seul de leurs gémissements, tandis que lui, qui n'y a point été, il l'avoue, il a tout vu, tout entendu; non pas qu'il ait reçu des renseignements particuliers, loin de là, il n'en veut aucun; et pour affirmer à la face de l'Europe qu'un attentat infâme a été com-

mis par un gouvernement, il suffit à mon contradicteur d'établir ce très-simple et très-logique raisonnement : *le fait allégué est monstrueux, donc il est vrai*. J'avoue que je n'ai pas vu sans étonnement un journal français accorder son patronage à une pareille logique, et affirmer qu'un tel témoignage était *beaucoup plus positif* que le mien. A des attaques ainsi formulées je n'ai plus rien à répondre. Peut-être même aurais-je dû les passer sous silence dans ces modestes chapitres consacrés aux souvenirs d'un beau voyage, et non pas à de malheureuses discussions politiques. Au reste, il y a, Monsieur, au-dessus de toutes les passions humaines quelque chose qui les réduit toutes à leur plus simple expression : le temps et la vérité. Quoi qu'on fasse, voilà les deux forces immuables contre lesquelles viennent se briser toutes les inventions des partis. Vous pouvez être convaincu que l'histoire, quelle que soit

la plume qui l'écrira, ne parlera pas des abominables forfaits du camp de Vosnessensk. Mais en voilà bien assez sur ce sujet, je reviens à la Crimée.

Ainsi que je vous en rendais compte dans ma dernière lettre, Monsieur, je fus obligé de hâter mon retour et d'abandonner à leurs études ceux qui m'accompagnaient. Conformément aux instructions que je leur avais laissées dans les derniers jours d'octobre, ils s'embarquèrent à Yalta pour regagner Odessa. Ils revenaient heureux d'avoir accompli leur belle mission, riches de souvenirs et de documents, satisfaits surtout du cordial accueil qu'ils avaient reçu de toutes parts. Ainsi entourés d'une hospitalité bienveillante, mes compagnons ont voyagé lentement et en gens qui n'ont pas hâte d'arriver. Ils ont parcouru dans tous les sens la presque île Taurique; ils ont franchi le détroit d'Azoff, salué par delà le Kouban les

sommités du Caucase et les rives de l'Asie. Ils y ont fait une ample moisson de toutes sortes de découvertes. Leurs albums regorgent de dessins, et les collections d'histoire naturelle suffiraient à la charge d'un navire. A bord du *Pierre-le-Grand*, le plus beau, le plus rapide paquebot de la mer Noire, ils me rapportaient leurs précieux matériaux; mais peu s'en est fallu qu'ils n'eussent à subir une triste et longue captivité. A peine nos voyageurs avaient-ils pris terre à Odessa, que la peste envahissait cette belle cité. A cette nouvelle, que la peste est dans la ville, aussitôt la ville est fermée, et, sans la présence inopinée d'un pyroscaphe en destination pour Constantinople, j'attendrais encore aujourd'hui, plein d'inquiétude et de regrets, le retour de mes compagnons. Mais enfin, grâce à Dieu, je les ai revus tous sains et saufs, ils ont rejoint leurs foyers par une voie aussi prompte que fa-

cile, dont ils vantent beaucoup les agréments. Je ne saurais mieux faire, Monsieur, que de les laisser eux-mêmes raconter les incidents de leur voyage par l'organe de celui d'entre eux que j'avais chargé de diriger la marche de ses collègues, et qui m'a adressé en touchant à Marseille le récit que voici :

« Ainsi que je vous l'ai mandé, Monsieur, les premières alarmes au sujet de la peste se sont répandues dans Odessa le 4^{er} novembre. D'abord ce ne fut qu'une vague rumeur, rejetée par la partie éclairée de la population; mais le doute ne tarda pas à se convertir en certitude. S'il faut en croire le bruit public, une pelisse, sortie en fraude de la quarantaine, a communiqué l'infection au quartier voisin. Le malheureux fraudeur ainsi que sa femme ont été les premiers frappés de mort. On a cerné la demeure des victimes; mais, dès le 2, ce n'était déjà

plus une seule maison, une seule rue qu'il fallait isoler; le fléau, franchissant les cordons, avait frappé inopinément plusieurs maisons des beaux quartiers d'Odessa. Alors l'effroi se mit réellement à courir par la ville encore plus promptement que la peste. Cependant la population, calme et docile comme vous la connaissez, ne se livra à aucune démonstration turbulente; sa stupeur était calme et résignée. A la première nouvelle de l'horrible mal, les conseils s'étaient assemblés, les mesures préventives s'organisaient avec cette promptitude et cette sagesse qui caractérisent l'administration du comte Woronzoff; enfin le 3 novembre, à une heure après midi, Odessa ferma ses portes et s'abandonna sans murmurer aux décrets de la Providence.

» Si j'en avais cru les avis bienveillants qui nous arrivaient de toutes parts et les témoignages d'intérêt des personnes les plus

influentes dans la ville, j'aurais demandé des chevaux de poste aux premiers bruits du danger; mais nos affaires n'étaient point encore terminées, et d'ailleurs je sentais bien qu'il ne s'agissait pas ici de fuir en insensé. La funeste nouvelle devait infailliblement nous devancer et nous préparer une captivité, illimitée peut-être, dans quelque bivouac gallicien érigé sur la frontière en lazaret improvisé. Rien ne me paraissait plus redoutable qu'un pareil sort; mes camarades partageaient si bien mon opinion qu'ils auraient affronté de grand cœur la peste même plutôt qu'une telle prison. Au reste, nous avons eu fort peu le loisir de délibérer. La ville une fois fermée, la question du voyage par terre était tranchée: il ne nous restait d'autre issue que la mer Noire, et nous nous sommes trouvés fort heureux de prendre passage sur le pyroscaphe *l'Empereur Nicolas*, qui était en

partance pour Constantinople. Embarqués, je pourrais mieux dire, poussés sur ce bâtiment le 4 au matin, au milieu d'une précipitation et d'une confusion extrêmes, nous avons levé l'ancre dans la soirée, et nous sommes partis non sans jeter un regard inquiet sur cette belle ville menacée, non sans envoyer une pensée de reconnaissance et des vœux de salut aux personnes qui, pour l'amour de vous, Monsieur, nous ont si noblement accueillis dans la Russie méridionale.

» Le 6 novembre, vers trois heures après midi, nous avons donné dans le Bosphore. Le ciel, depuis longtemps froid et brumeux, s'était embelli dans la matinée, et à l'instant où nous doublions le fanal d'Europe, un soleil triomphal colorait la scène imposante qui s'ouvrait devant nous et se déroulait à nos côtés. Courir comme nous faisions, avec une vitesse de neuf nœuds à

travers tant de sites variés, c'était à en être éblouis. L'œil se fatigue à suivre tous les riches paysages, toutes les perspectives brillantes qui se révèlent et se cachent tour à tour. Cet incomparable passage du Bosphore réunit tout ce qui est capable d'enchanter l'imagination. C'est un immense et mouvant panorama de cinq lieues d'étendue, parsemé de forts, de villages, de villes, de palais. Tout cela d'abord est clairsemé et jeté çà et là sur la plage de la mer, sur le penchant des collines. Bientôt les habitations se serrent davantage, et garnissent les deux bords du canal d'une ravissante ligne d'édifices brillants, délicieuses créations de la fantaisie orientale. Au-dessus de ce premier plan, il faut voir se presser, s'entasser dans le désordre le plus pittoresque les toits rouges, les panneaux vernissés, les jalousies, les immenses noyers, les vieux cyprès, et les blanches aiguilles des mosquées. Plus

on approche de Constantinople, plus ce chaos admirable devient confus, plus on entend s'élever, sur les deux rives, ce vivant murmure qui trahit le mouvement des peuples, tandis que sur le Bosphore de nombreux caïques se croisent dans tous les sens.

» Nous avons marché jusque-là avec une grande vitesse; mais le paquebot a ralenti sa course devant Bouyouk-Déré pour remettre des dépêches à une corvette qui y stationnait. Un moment après nous rangions Thérapia, le palais de France et ses magnifiques jardins. Plus loin nous avons traversé une nombreuse escadre turque, composée de vaisseaux de ligne et de frégates qui reçoivent leur armement de l'arsenal. Ces bâtiments sont neufs, parfaitement construits, sur les plans, dit-on, d'un ingénieur américain. Enfin, un peu après cinq heures du soir, nous laissions tomber l'ancre près de la pointe du sérail, au milieu d'un bassin

admirable et d'une scène qui couronnait dignement le splendide spectacle du Bosphore. C'était Constantinople inondée de lumière, Constantinople colorée par les reflets dorés du soleil qui s'abaissait derrière les dômes et les minarets de la mosquée d'Achmet.

» C'est trop peu de vingt-quatre heures de séjour pour se faire même une idée de cette singulière capitale, et nous n'avions que cet espace de temps à y demeurer. Le navire à vapeur français qui devait nous transporter appareillait le lendemain. Aussi, pour ne pas perdre un instant, avons-nous prolongé la soirée. Nous restions cloués sur le pont du paquebot, frappés de tout ce qui nous entourait, et nous ne pouvions nous lasser d'interroger ces lignes changeantes et confuses qu'un beau clair de lune dessinait sur les masses compactes de la ville, enveloppée de brume; souvent aussi nous cherchions

à surprendre quelques bruits de la cité endormie, mais toutes les créatures humaines étaient profondément silencieuses, et nous n'entendions que les hurlements des chiens, qui s'emparent de Constantinople aussitôt que la nuit est venue; c'est un privilège de la race canine, que nous avons déjà remarqué en traversant les principautés. Avec le jour tout s'éveilla : la ville, les navires, les caïques, nous offrirent le tableau de la plus remuante activité, et nous fûmes portés à la rive de Galata par ces jolies embarcations de noyer qui sillonnent en nombre infini, tant que dure le jour, les eaux du Bosphore.

» C'est bien peu aussi de dix heures de jour s'il faut parcourir la quadruple ville. Pour gravir de Galata à Péra et à Tophana, il faut posséder des jambes de chasseur. Quant à Constantinople, le voyageur qui veut en prendre une impression rapide doit se jeter en enfant perdu dans le labyrinthe

des bazars de la grande ville. Dans ces étroits couloirs, il est vrai, le Turc et la peste vous froissent, vous heurtent, vous coudoient à chaque pas. La peste est là sur son terrain; elle a ses coudées franches, elle marche la tête levée, et ne prend pas même la peine de vous crier : *Gare, giaour! range-toi!* Du reste, Monsieur, on ne songe point à la peste quand l'heure passe et qu'il faut tout voir : bazar des étoffes, bazar des fruits, bazar des babouches, bazar des pipes, bazar des armes; autant de villes couvertes, sombres, tortueuses, encombrées par la foule et arrosées par de limpides et murmurantes fontaines. Et les mosquées, et les admirables cimetières, si grands, si religieux, sous leur noire voûte de cypres! Dans cet accès de fièvre curieuse, on court, on se hâte, on se multiplie. C'est ce que nous avons fait, Monsieur; et, fidèles à la consigne donnée, avant le coucher du soleil nous étions les

passagers du *Dante*, paquebot français de l'administration des postes, fatigués, hale-tants, il est vrai, mais heureux d'avoir vu et d'emporter quelques souvenirs de l'O-rient.

» Le paquebot le *Dante* fait, concurremment avec neuf autres navires tout pareils, les traversées de Constantinople à Marseille, avec embranchement sur Athènes et Alexandrie. Les conséquences fécondes d'une pareille communication à jour fixe entre l'O-rient et l'Occident, une fois appréciées par l'administration, n'ont pas tardé à frapper aussi toutes les personnes que le commerce, l'étude ou le goût des voyages, attirent vers l'Asie. Outre les qualités d'une construction navale excellente, d'une dimension considérable qui les asseoit largement sur la mer, les paquebots ont encore le grand avantage d'être parfaitement appropriés à leur destination, qui est de transporter de nombreux

passagers. Rien n'a été omis de ce qui peut rendre à ces voyageurs la vie aisée et com-mode. De gracieux salons en marqueterie, une table abondante et variée, et surtout l'hospitalité franche et cordiale avec laquelle le capitaine et son état-major accueillent leurs commensaux, voilà ce que nous avons rencontré à bord du *Dante*. M. Bayoud, officier distingué de la marine royale, commande ce bâtiment, et nous nous félicitons de ses bons et aimables procédés pour nous.

» En matière d'itinéraire maritime, je connais, Monsieur, une formule qui trouve beaucoup d'approbateurs, c'est celle-ci : Partis le ** de **, nous sommes arrivés à ** le **. Heureuse concision, qui épargne au lecteur le vocabulaire si étrange des termes de marine. Je veux pourtant, Monsieur, solliciter votre indulgence pour une aventure de mer : je ne vous la conterais pas si elle n'était de nature à faire honneur à de braves gens.

» Le *Dante*, lorsque nous sommes montés à son bord, portait toutes les traces d'un grave et récent incendie; une large ouverture, pratiquée par la hache, avait mis à jour la cale, et découvrait sous le pont cinq côtes entièrement charbonnées. C'est qu'en effet la nuit précédente le feu s'était soudainement déclaré dans la soute au charbon, voisine des chaudières. Le capitaine, suffoqué le premier par la fumée, s'élance et appelle son monde; en un clin d'œil tout l'équipage est sur le pont; les jeunes officiers donnent l'exemple; mais il y avait un développement de chaleur et une fumée à chasser les plus intrépides, et la flamme gagnait toujours du terrain, s'attaquant aux parois intérieures, aux poutres, à la membrure, et perçant déjà le pont sous les pieds des travailleurs. Ce fut alors qu'un grand et vigoureux breton, maître Rey, chef de l'équipage du *Dante*, eut l'idée de combattre le danger

seul et corps à corps. Armé d'une hache, il se plonge dans l'un de ces trous de soute qui donnent passage à un homme, et le voilà qui disparaît dans la fumée âcre et brûlante.

» Des minutes s'écoulaient, on s'inquiète, on s'écrie, on l'appelle; mais déjà il n'entend plus rien. Lorsqu'il se sent défaillir, il ramasse à ses pieds la boue noire et liquide qui croupit au fond du navire, il en rafraîchit son visage. Pourtant ses mains ne restent pas oisives. Rey, selon son expression pittoresque, *travaille lestement* les cloisons, les barreaux enflammés qu'il fait voler en éclats. Enfin un cri frappa son oreille, un cri d'angoisse du commandant. Il se précipite vers l'étroite issue qu'il ne peut plus retrouver dans son trouble, et il allait périr si des bras vigoureux ne l'eussent arraché à cette fournaise. En ce moment les secours arrivent de toutes parts, l'incendie est maîtrisé;

et Rey, après un léger évanouissement, dirige encore ses camarades pour éteindre les dernières traces du désastre.

» Au lever du soleil, le 8, nous nous présentions devant les Dardanelles. Nous avons rapidement doublé la ligne menaçante de ces châteaux célèbres, de ces fortifications du baron de Tott, dont la gigantesque artillerie balaie la largeur du détroit de ses gros boulets de marbre. Plus loin nous passions entre Ténédos et Troie, sur ces flots historiques qui baignèrent les mille vaisseaux d'Agamemnon, et le 9, à quatre heures du matin, nous avons mouillé tout près des maisons consulaires qui bordent la rade de Smyrne.

» Deux jours passés dans cette ville avec un temps admirable nous ont permis de parcourir à souhait ses populeux quartiers, ses bazars et sa riche campagne. De là nous sommes partis pour Syra.

» Dans la nuit du 10 au 11, un abordage

violent contre un navire qui croisait notre route a privé le *Dante* de son mât de beaupré, de sa poulaine et de la belle figure de son patron; c'est donc avec un flanc entièrement brûlé et un avant complètement démoli que nous sommes entrés dans le grand espace de mer libre qui s'étend depuis la Morée jusqu'à Malte. Un coup de vent de trente-six heures nous attendait dans ces parages. Si j'en fais quelque mention, c'est pour rendre hommage à la bonne contenance de mes compagnons : ces messieurs ont joui de toute la santé, de toute la sérénité désirables pour contempler en artistes et en observateurs le phénomène toujours si beau d'une mer soulevée par les vents. Après cela, le repos qu'on trouve dans le beau port de Malte nous en a paru plus doux.

» La Sicile et la côte d'Italie vous sont mieux connues qu'à nous, qui n'avons fait

que les apercevoir à petite distance. Nous avons mouillé une demi-journée à Naples, autant à Civita-Vecchia et à Livourne, et nous sommes arrivés à Marseille très-satisfaits de notre traversée. Comme vous le pensez bien, Monsieur, le lazaret n'a pas laissé échapper sa proie; lorsque nous en sortirons, nous aurons hâte de vous présenter le résultat de nos travaux depuis le moment où vous nous avez laissés en Crimée jusqu'à ce jour. Nous nous estimerons heureux, si vous nous rendez le témoignage que nous avons compris vos idées et rempli vos intentions, etc., etc. »

Ici s'arrête notre voyage. Après avoir partagé ensemble plus d'une journée de fatigues et plus d'une nuit sans sommeil, après avoir quelquefois souffert des privations communes, nous sommes heureux, mes compagnons de route et moi, de nous trouver enfin réunis. Vous savez, Monsieur, quels

fléaux destructeurs viennent de ravager la route que nous parcourions naguère. Odessa désolée par la peste, la Bessarabie et les principautés ébranlées par d'affreuses convulsions de la terre, telle est la conclusion que quelques jours de plus auraient donnée à notre voyage. Tableau horrible où l'on est heureux de rencontrer quelques traits consolants pour l'humanité! Vous avez vu, Monsieur, quel noble exemple a donné dans ces calamités publiques le digne prince qui gouverne la Valachie, ce même Ghospodar dont ma première lettre répétait l'éloge recueilli dans toutes les bouches.

Nous préparons avec le plus grand soin, non plus une relation rapide de notre voyage, mais cette fois une histoire complète, un livre tout entier où l'art du dessinateur, la science du géographe, les découvertes du géologue, les prévisions de l'ingénieur, auront une large place. Ainsi nous nous effor-

cerons de donner à nos travaux toute l'utilité que peuvent espérer des gens dévoués à la science et qui ont mis en commun tous leurs efforts pour arriver à quelques résultats. A cette heure, il ne me reste plus, Monsieur, qu'à vous rendre grâce de l'obligeant appui que vous avez bien voulu donner à mes *Souvenirs de Voyages*.



1948

11326

